

---

A C T E I I.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

**L'**HEUREUX tempérament ! Ma joie en est  
extrême.

Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,

Embrassons-nous encore ; et que, tout de nouveau,

De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.

La séparation n'est pas de fraîche date ;

Convendez-en : pendant l'intervalle écoulé,

La Parque, à la sourdine, a diablement filé.

En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et  
moins vive ?

Pour moi, je suis de tout, joueur, amant, convive ;

Fréquentant , fétoyant les bons faiseurs de vers ;  
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU

Pas tout-à-fait comme eux : car je les fais sans  
peine.

Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine ;  
Mais en dépit d'eux tous , ma Muse en tapinois ,  
Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les  
mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.  
Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne ;  
Et le masque femelle agaçant le Lecteur ,  
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU , à part.

Il est devenu fou !

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis! bonne lecture!  
Lisez celui du mois; vous y verrez encor,  
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne  
l'essor.

Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,  
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse,  
Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolu-  
ment.

Moi j'ai par un Sonnet, riposté galamment.  
Je goûte, à ce commerce, un plaisir incroyable!  
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné  
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.  
Vous Poète! eh! bon Dieu, depuis quand?  
Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.  
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;  
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.  
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et  
tout rie.

L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.  
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs;  
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs,  
Aujourd'hui nous jouons une Pièce excellente;

J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : *L'Indolente*.  
 Ridicule jamais ne fut si bien daubé :  
 Et vous êtes , pour rire , on ne peut mieux  
 tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en  
 tête,  
 Qui ne ferait chez vous , de moi , qu'un trou-  
 ble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU.

Un diable de Neveu

Me fait , par ses écarts , mourir à petit-feu.  
 C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence ;  
 De qui j'avois conçu la plus haute espérance ;  
 J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;  
 Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.  
 Pour achever son droit , (n'est-ce pas une honte?)  
 Il est , depuis cinq ans , à Paris , de bon compte.  
 J'arrive : je le trouve encore au premier pas ,  
 Endetté , Vagabond , sans ce qu'on ne sait pas.  
 Ne pourrois-je obtenir , pour peu qu'on me se-  
 conde ,  
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?  
 Ne connoissant personne , et vous sachant ici ,  
 Je venois . . .

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci,

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la Pièce du jour prendre un rôle de Père.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais. . .

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Jel'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort;

BALIVEAU.

Eh si! que diroit-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un Capitoul!

FRANCALEU.

Eh bien?

BALIVEAU.

La gravité!

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*  
Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu ?..

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paiera donc..

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant.

Demain on vous le coffre au fauxbourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer pas savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;

Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.

Adieu : car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude :

Et là, gesticulant et braillant tout le sou,

Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE

## SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

**M**oi, je fais l'oncle ; et toi, Lisette, es-tu contente ?

Tu voulois un beau rôle, et tu fais l'Indolente.  
 Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.  
 Tâche à la copier ; Tu ne peux faire mieux.  
 Le modèle est parfait.

L I S E T T E.

N'en soyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.

J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :

J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien :

Enfin je veux si bien représenter l'Idole,

Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;

Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,

Que l'insipidité l'en dégoute à jamais.

Car, Monsieur, excusez ; mais vous et votre femme,

Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

Tome II.

E

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;  
 Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?  
 Le danger vole autour de la simple Colombe ;  
 Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe ?  
 Tu feras donc fort bien de la moriginer.  
 Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.  
 Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.  
 Le penchant satisfait répond de la conduite.  
 C'est contre le torrent du siècle intéressé ;  
 Mais, me regardât-on comme un père insensé,  
 Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente,  
 Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;  
 Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,  
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;  
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.  
 Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse ;  
 Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je croi,  
 Ne refusera pas de s'allier à moi.  
 Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne  
 Aupremier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poëte ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui  
 Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

FRACA LEU.

Eh bien ! j'en ai de reste :

J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste.

Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent ,

Le mérite une fois aura valu l'argent.

L I S E T T E .

Je vois , dans ce choix libre , un contre-tems à  
craindre ,

Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

FRANCA LEU .

Et quel ?

L I S E T T E .

C'est que son choix pourroit tomber très-bien

Sur tel , qui , sur une autre , auroit fixé le sien ;

Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,

De ramener son cœur à de l'indifférence.

## SCÈNE III.

FRANCA LEU , DORANTE , *écoutant sans  
être vu que de Lisette* , L I S E T T E .

FRANCA LEU .

**T**u parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir  
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E .

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,

48 *La Métromanie,*

La savez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le Drôle....

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.  
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,  
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;  
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,  
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

---

---

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

Comédie. 49

L I S E T T E.

Installé ? Tout des mieux ! J'en réponds.

D O R A N T E.

Qu'elle audace !

Quoi, tu peux sans rougir me regarder en face ?

L I S E T T E.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

L I S E T T E.

Eh ! c'est le coup de maître.

D O R A N T E.

Il est bon là !

L I S E T T E.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

D O R A N T E.

De grâce, fais-moi voir. . .

L I S E T T E.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.

Je trouve en mon chemin Monsieur del'Empirée.

Il aime ; il a su plaire : oui ; je le tiens de lui.

J'ignorois seulement quel étoit son appui ;

Mais sans voir ta Maîtresse, il osoit tout écrire,

50 *La Métromanie ;*

Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;  
Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,  
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

L I S E T T E .

Vous croyez que je sers le Poëte ?

D O R A N T E .

Oui, perfide.

L I S E T T E .

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide :  
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,  
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?  
Quand je vous établis dans les lieux où vous  
êtes ,

Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,  
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?  
Et quand enfin.... allez ! Je ne sais qui me tient...

D O R A N T E .

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E .

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E .

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E .

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.  
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des  
femmes :

Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,

Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ,

Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh, que non ! L'indolence est toujours indocile.

Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,

La contrariété seule peut l'émouvoir.

Ce n'est pas même assez des défenses du Père ,

Si je ne les seconde en Duegne sévère.

D O R A N T E.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure au plus je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas ,

Tenez ; dans un moment j'y conduirai ses pas.

La voici. Partez donc. Laissez-nous.

D O R A N T E, hésitant.

Quel supplice !

52 *La Métromanie,*

L I S E T T E.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

D O R A N T E.

L'éviter!

L I S E T T E.

Ou tout perdre.

D O R A N T E.

Ah! que c'est à regret!

*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend.  
Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impé-  
rieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment  
qu'il paroissoit tenté d'aborder.*

---

---

S C È N E V.

L I S E T T E, L U C I L E.

L I S E T T E.

V O I L A, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.

L U C I L E.

J'y prends peu garde.

L I S E T T E.

Aimable, autant qu'on le peut-être.

L U C I L E.

Tu le dis, je le crois.

L I S E T T E.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous, à choisir,  
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.  
Je hais de ces Galans le concours importun ;  
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! sans yeux pour eux tous ? On vous fera  
dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire,

Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout,  
Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.  
Mon Père le désigne ; il défend que je l'aime ;  
J'obéirai. Je sens le devoir d'un enfant.  
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

54 *La Métromanie,*

L I S E T T E.

Oh! non.

L U C I L E.

Mais devoit-on, sachant mon caractère,  
M'embarasser l'esprit d'une défense austère?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par de-là ma froideur;  
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce Conquéreur terrible,  
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible,  
La curiosité me fera succomber;  
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera.....

L U C I L E.

Quel air d'austérité?

L I S E T T E.

Mademoiselle, point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence  
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit ;

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.  
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est-là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention  
Qui ferma votre cœur à la séduction.  
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître ;  
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;  
Et, sûre de l'aveu d'un Père complaisant,  
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,  
Qui véritablement en gagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu  
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi ? Ces vers que je lis, que je relis sans cesse ;

L I S E T T E.

Sont les siens.

L U C I L L E.

Quel esprit ! quelle délicatesse !

De plaisirs et de jeux quel mélange amusant !

Que sous des traits si doux , l'amour est séduisant !

L'Auteur veut plaire , et plaît sans doute à quelque Belle ,

A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,  
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une  
autre...D'une autre ! Mais j'y songe : et s'il étoit la  
vôtre ?Vous riez ! Et moi, non. C'est au plus sérieux.  
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les  
yeux.Oui, je vous reconnois traits pour traits dans  
l'image

De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L L E.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.  
Monsieur de l'Empirée approche , un livre en  
main,

On

On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;  
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E, *seule.*  
Bon ! Ce préliminaire est, je crois, suffisant ;  
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

## S C È N E V I.

L I S E T T E, M O N D O R.

M O N D O R.

L I S E T T E, ai-je un rival ici ? Qu'il disparaisse.

L I S E T T E.

S'il me plaît.

M O N D O R.

Plaise ou non, tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E.

Comment ?

M O N D O R.

Tu m'appartiens.

L I S E T T E.

Et de quel droit encor ?

M O N D O R.

Lucile est à Damis ; donc, Lisette à Mondor...

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître ? Ah ! tout beau, j'en  
appelle.

Tome II.

N

58 *La Métromanie,*

MONDOR.  
Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.  
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

L I S E T T E, *s'en allant.*  
La belle avance !

MONDOR, *courant après.*

Écoute !

L I S E T T E.

Oh ! je n'ai pas le tems.

---

---

*SCÈNE VII.*

DAMIS, *seul, le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnue ! oui, céleste Bretonne !

Possédez seule un cœur que je vous abandonne.  
Sans la fatalité de ce jour où mon front  
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,  
Je désertois ces lieux, et volois où vous êtes.

---

---

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

**J**E ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.  
Entre vingt prétendans, ou vous le donne beau;  
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma Pièce est applaudie,  
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.  
Vous eûtes un esprit que la France admira;  
J'en eus un qui vous plut. L'Univers le saura.  
*Il donne à Mondor du livre par le nez.*

MONDOR.

Ouf.

DAMIS

Qui te savoit là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste;  
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.  
Tu vois ! Je suis heureux !

60 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Plus que sage.

D A M I S.

A t'ouïr,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

M O N D O R.

Votre bonheur, tout franc, ne se devoit guères.

D A M I S.

Par un sot comme toi.

M O N D O R.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil !

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.  
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;  
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une  
autre.

D A M I S.

De pas une autre aussi je ne me soucïrois.  
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.  
De ma Muse elle seule épuisant les caresses,  
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

M O N D O R.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

D A M I S.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

M O N D O R.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux,  
peut-être !

Un valet veut tout voir, voit tout, et fait son maître,  
Comme à l'Observatoire un Savant fait les Cieux;  
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

D A M I S.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! va, tu t'abuses.

En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses  
Est un astre, vers qui l'entendement humain  
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.  
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.  
L'illusion nous frappe autant que l'existence;  
Et, par le sentiment, suffisamment heureux,  
De l'amour seulement nous sommes amoureux.  
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage;  
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

M O N D O R.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;  
Et, de grâce, en françois, mettez-moi cet hébreu.

D A M I S.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille;  
Élégance, fraîcheur et beauté sans pareille;  
Taille de Nymphé. . .

M O N D O R, regardant aux Loges.

Après. Je vois cela d'ici.

62 *La Métromanie,*

D A M I S.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.  
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

M O N D O R.

La peste !

D A M I S.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

M O N D O R.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

D A M I S.

Parbleu ! je le crois bien , puisqu'il n'existoit pas.

M O N D O R.

Et vous l'aimez ?

D A M I S.

Très-fort.

M O N D O R.

D'honneur ?

D A M I S.

A la folie !

M O N D O R.

Une Maitresse en l'air , et qui n'eut jamais vie !

D A M I S.

Oui , je l'aimois , avec autant de volupté,  
Que le Vulgaire en trouve à la réalité.  
La réalité même est moins satisfaisante.  
Sous une même forme elle se représente :  
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.  
La mienne étoit Bergère et Nymphé tour-à-tour.

*Comédie.* 63

Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou  
veuve ;

Et, comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

M O N D O R.

Monsieur, parlez tout bas.

D A M I S.

Et par quelles raisons ?

M O N D O R.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-  
Maisons.

D A M I S.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide ;

Et je ne pus tenir à l'appat du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris.

D'une Beauté palpable enfin je fus épris.

J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.

Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie ;

Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

M O N D O R.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

D A M I S.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la Dame,  
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma  
flamme.

Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?  
Elle-même elle étoit aimée à son insu.

64 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Mais vraiment un amour de si légère espèce ;  
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'Altesse.

D A M I S.

N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.  
L'amour impunément badine au fond des cœurs.  
A ce que nous sentons , que fait ce que nous  
sommes ?

L'Astre du jour se lève ; il luit pour tous les  
hommes ,

Et le plaisir commun que répand sa clarté ,  
Représente l'effet que produit la beauté.

M O N D O R.

J'entends. Tout vous est bon ; rien ne vous  
importune ,

Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.  
A ce compte , un Jaloux ne vous craindra jamais ;  
Et vos Rivaux , Monsieur , peuvent dormir en  
paix.

Et deux ! A l'autre.

D A M I S.

Hélas ! en ce moment encore ;

Je revois son image ; et mon esprit l'adore.  
Pour la dernière fois , tu me fais soupirer ,  
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.  
Plus de commerce ! Adieu. Nous rompons.

M O N D O R.

Quel dommage !

L'union étoit belle. Et que répond l'image ?

D A M I S.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort ;  
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

M O N D O R.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :  
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

D A M I S.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers ; et cela vous suffit.

D A M I S.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source  
féconde

Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne  
tienne.

Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

66 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

D A M I S.

Le bon-homme ?

M O N D O R.

Oui, Monsieur ; si vous êtes son gendre,  
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,  
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non ; foi d'honnête Valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,  
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! Ne voilà-t-il pas encore un qui-pro-quo.  
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

D A M I S.

D'une SAPHO.

D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,  
Effacer quelque jour, l'illustre DESHOULIÈRES ;  
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette Fille ?

D A M I S.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh, ce n'est pas un bonheur en idée ;  
Celui-ci ! L'espérance est saine et bien fondée.  
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.  
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'Univers.  
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre ;  
Et nous nous encensons tous les mois l'un et  
l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez !

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi ! tu m'excèdes.  
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

D A M I S.

Le Messager des Dieux. Lui-même. Le Mercure.

M O N D O R.

Oh, oh! bel entropôt vraiment, pour coqueter !

D A M I S.

Tiens, lis, dans celui-ci que tu viens d'apporter.

M O N D O R, *lit.*

SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kersic,  
De Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq  
Étoiles...

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;  
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.  
Oui! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,  
Pégase soit rétif, et l'Hypocrène à sec ;  
Si ma lyre, de myrthe et de palmes ornée,  
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hyménée!

M O N D O R.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.  
Qui vous chicaneroit, franchement auroit tort.  
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue  
A se forger les traits d'une femme inconnue.  
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent ;  
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

S  
Croyez vC'est bien  
N'en port  
Le bon-  
van

Mellère,

Onsepe

L'objet

Aussi

Déjà,

Que, d

au

Et donner

Muse, év

ces

Sur l'Astre

Cherche

croy

Et que ton

Que cette

J'y veu

Tome 1

Comédie.

69

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.  
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,  
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.  
Le bon-sens du Maraud quelquefois m'épou-  
vante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa Servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,  
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.  
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,  
Déjà, dans mon cerveau, roule un Épithalame,  
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre  
au net,

Et donner au Mercure, en paiement du Sonnet.  
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux, sans  
cesse,

Sur l'Astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!  
Cherche, en le contemplant, matière à tes  
crayons;

Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!  
Que cette solitude est paisible et touchante!  
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

( Il va s'asseoir à l'écart. )

Tome II.

G

70 *La Métromanie,*

MONDOR, *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est,  
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.  
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,  
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

---

---

*SCÈNE IX.*

DORANTE, LUCILE, DAMIS à l'écart et  
*sans être vu.*

DORANTE.

**A**CET aveu si tendre, à de tels sentimens  
Que je viens d'appuyer du plus saint des  
sermens;

A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'ose,  
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,  
Reconnoissez que j'aime: et réparez l'erreur  
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.  
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.  
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous  
aime.

Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi ;  
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi !

LUCILE.

Mais enfin là-dessus, qu'importe qu'on l'éclaire,  
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;

Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,  
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus  
permis ?

D O R A N T E.

J'obtiens son aveu ; rien ne m'est plus facile.  
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,  
N'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

L U C I L E, *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :  
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

D O R A N T E, *apercevant Damis.*

On nous écoute !

L U C I L E.

Eh ! c'est Monsieur de l'Empirée !  
Lisons-les-lui, ces vers ; il en sera charmé.

D O R A N T E, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

L U C I L E, *à Damis.*

Venez, Monsieur : venez, pour qu'en votre  
présence,

Nous discussions un fait de votre compétence ;  
Il s'agit d'une Idylle où j'ai quelque intérêt ;  
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Madame, on fait grand tort à Messieurs les  
Poètes,

Quand on les interrompt dans leurs doctes re-  
traites.

72 *La Métromanie,*

Laissons donc celui-ci rêver en liberté,  
Et détournons nos pas de cet autre côté.

D A M I S.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse  
nous faire,

C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.  
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,  
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor  
mieux ?

Madame, je vous prête une oreille attentive.  
Rien ne me plaira tant. Lisez ; et s'il m'arrive  
Quelque distraction dont je ne répons pas,  
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

L U C I L E.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie  
Vous accoutume au ton de la galanterie.  
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage  
épais,  
Où, loin des Importuns, nous puissions lire en  
paix.

*Damis lui présente la main qu'elle accepte, au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.*

D O R A N T E, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?  
Voyons. Il faut de près, que je les étudie :  
Et que je sorte enfin de la perplexité,  
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

*Fin du second Acte.*